



HAL
open science

“ Raphaël Ramos, Une chimère américaine : genèse de la communauté du renseignement des États-Unis, de la CIA à la NSA. ”

Raphaël Ricaud

► To cite this version:

Raphaël Ricaud. “ Raphaël Ramos, Une chimère américaine : genèse de la communauté du renseignement des États-Unis, de la CIA à la NSA. ”. Revue LISA / LISA e-journal, 2019, 17 (1), 10.4000/lisa.11142 . hal-04306776

HAL Id: hal-04306776

<https://hal.science/hal-04306776>

Submitted on 12 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



Revue LISA / LISA e-journal

Littératures, Histoire des Idées, Images, Sociétés du
Monde Anglophone – Literature, History of Ideas,
Images and Societies of the English-speaking World

vol. XVII-n°1 | 2019

**OK Computer, Twenty Years On: Radiohead's Musical,
Cultural, and Political Legacies**

Raphaël Ramos, *Une chimère américaine : genèse de la communauté du renseignement des États-Unis, de la CIA à la NSA.*

Raphaël Ricaud



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lisa/11142>

DOI : 10.4000/lisa.11142

ISSN : 1762-6153

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Ce document vous est offert par Université Paul Valéry Montpellier 3



Référence électronique

Raphaël Ricaud, « Raphaël Ramos, *Une chimère américaine : genèse de la communauté du renseignement des États-Unis, de la CIA à la NSA.* », *Revue LISA/LISA e-journal* [En ligne], vol. XVII-n°1 | 2019, mis en ligne le 12 novembre 2019, consulté le 12 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lisa/11142> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lisa.11142>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Raphaël Ramos, *Une chimère américaine : genèse de la communauté du renseignement des États-Unis, de la CIA à la NSA.*

Raphaël Ricaud

RÉFÉRENCE

Raphaël Ramos, *Une chimère américaine : genèse de la communauté du renseignement des États-Unis, de la CIA à la NSA.* Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2018, 214 pages. ISBN 978-2-36781-270-0.

- 1 Le Groupement d'Intérêt Scientifique (GIS) E.S.P.R.I.T., sous la houlette des professeurs Antoine Coppolani et Pierre Journoud, lance une nouvelle collection intitulée « Études internationales et stratégiques ». L'ouvrage de Raphaël Ramos, docteur en histoire contemporaine, est le premier volume de ladite série.
- 2 Comme son titre l'indique, la monographie de M. Ramos porte sur la genèse de la communauté du renseignement¹ des États-Unis, et plus particulièrement sur son agence phare, la *Central Intelligence Agency* (CIA), mais également sur la *National Security Agency* (NSA²).
- 3 L'ouvrage, issu de la thèse de doctorat de M. Ramos, se divise en trois parties (intitulées « la centralisation du renseignement au lendemain de la guerre », « un appareil de renseignement sclérosé par les rivalités » et « un embryon de communauté ») qui se subdivisent chacune en trois chapitres.
- 4 L'originalité des travaux de M. Ramos réside en premier lieu dans l'approche historique et résolument décloisonnée de la période traitée. À l'instar de l'ouvrage récent de François David³, Raphaël Ramos s'intéresse à la naissance de la CIA. L'auteur se concentre sur la période qui permet à cette agence de voir le jour (débat au Congrès

dès 1945, création officialisée en 1947), ainsi que sur ses premières années d'existence. Toutefois, son objet d'étude au sens plus large étant la communauté du renseignement, il traite également d'une autre agence : la NSA (dont la création remonte à 1952). Contrairement aux politistes, M. Ramos choisit de ne pas traiter la question sous l'angle pragmatique, mais privilégie plutôt un regard global, ce qui lui permet de noter les invariants et les évolutions qui vont marquer la communauté du renseignement en amont de la Guerre froide et au début de celle-ci. M. Ramos replace ces évolutions dans le contexte politique de l'époque, ce qui permet au lecteur de les rattacher à une chronologie connue. En cela, il s'inscrit plutôt dans la lignée des travaux de Christopher Andrew ou, en France, de Gildas Le Voguer qui abordent le renseignement dans sa globalité⁴.

- 5 Dans l'introduction, l'auteur constate que les attentats du onze septembre 2001 forcèrent les États-Unis à repenser le fonctionnement de leur communauté du renseignement (11) : celui-ci était trop opaque, fondé sur une agrégation d'entités informelles. Cette remise en question engendra moult rapports et réformes, qui préconisèrent davantage de centralisation. Ces attentats terroristes font écho à des problèmes plus anciens : suite à *Pearl Harbor*, de nombreux rapports démontrèrent que la communauté du renseignement souffrait alors de problèmes systémiques du même ordre. L'auteur en vient à se demander pourquoi, hier comme aujourd'hui, les États-Unis peinent à produire une communauté de renseignement rationnelle fonctionnant de manière intégrée (12). Cette interrogation est au cœur de l'ouvrage, et explique également le titre, comme nous le verrons en conclusion.
- 6 Pour Raphaël Ramos, c'est du côté des origines qu'il faut chercher des éléments de réponse à cette question. Il s'intéresse donc à ce que l'on appelle désormais « la communauté du renseignement » de 1945 à 1953, c'est à dire sous la présidence Truman.
- 7 Une première partie est consacrée à la centralisation du renseignement dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale. La guerre ayant transformé les États-Unis en superpuissance politique, économique et militaire, ces derniers n'eurent guère d'autre choix que de se doter d'un véritable organe de renseignement. Lors de la Seconde Guerre mondiale, l'Amérique maîtrisait les activités de renseignements électromagnétiques mieux que ses rivaux (18), progressait dans le domaine du renseignement stratégique et humain (19), mais ne disposait pas d'un service de renseignement global, dûment agencé et hiérarchisé. La difficile co-existence de différentes structures (civiles et militaires) n'était pas sans tensions, d'où la question de faire émerger une entité permettant la centralisation du renseignement (27). Ceci allait poser débat : un tel organe était-il souhaitable au sein d'une démocratie (30)? N'y avait-il pas un risque de dérive vers une police secrète, digne des pires dictatures ? A défaut de trouver un consensus, la peur de l'Union soviétique en une période de Guerre froide naissante fit que Truman trancha en faveur de la création d'une agence de renseignement (50).
- 8 En 1947, la CIA vit donc officiellement le jour. Cet organisme fut doté d'une capacité à centraliser les informations destinées à éclairer les discussions portant sur la sécurité nationale (63). George Marshall, alors secrétaire d'Etat, se montra toutefois fort critique : pourquoi une telle agence jouirait-elle de pouvoirs quasiment illimités ? (64) Les membres du Congrès s'emparèrent également de la question, soulignant qu'une dérive vers des activités clandestines était à craindre, ainsi qu'un manque de transparence (72).

- 9 Force est de constater que certains traits caractéristiques de l'agence, qui permettraient aujourd'hui encore de la définir étaient présents dès sa fondation (l'éternel diptyque renseignements / opérations clandestines, mais également la délicate question du partage de l'information et de la centralisation de celle-ci). Par ailleurs, on constate que les décisions qui vont modeler durablement l'agence ne proviennent pas nécessairement d'un choix délibéré, mais sont souvent l'aboutissement de guerres intestines. Ceci fait d'ailleurs l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage de M. Ramos, intitulé « un appareil de renseignement sclérosé par les rivalités (1947-1950). »
- 10 Une fois la Guerre froide entamée, différentes entités gouvernementales souhaitent définir les contours des actions menées par la CIA. Celle-ci devait-elle, comme le souhaitait le ministère des armées, agir secrètement en Europe occidentale pour façonner les cœurs et les esprits ? Auquel cas la CIA allait mener une « guerre psychologique » (79) pour endiguer le communisme, tout particulièrement en France et en Italie. Pour des raisons législatives, la possibilité de fournir à la CIA plus d'autonomie fut évoquée. Ceci n'était pas du goût des diplomates du département d'Etat, et tout particulièrement de l'influent directeur de la planification politique George Kennan (87), qui émit le souhait qu'en démocratie, on mène une « guerre politique organisée » (89), à savoir « l'utilisation de tous les moyens à la disposition d'un Etat à l'exception de la guerre ouverte pour atteindre ses objectifs nationaux » (90). Pour Kennan, c'est l'absence de coordination qui nuisait au camp américain. Selon l'influent diplomate, la CIA aurait dû être un simple exécutant, au service du département d'Etat (91). Des commissions furent créées pour mettre fin à ces luttes intestines entre partisans et opposants à la centralisation du renseignement et de sa communauté (98). Il en ressortit que pour davantage d'efficacité, la CIA devait générer une meilleure coordination de la production d'analyse et du renseignement (104). Elle devait également pouvoir opérer discrètement, sans avoir à renoncer à la confidentialité de ses activités (126). Ceci déboucha en 1949 sur une loi programmatique : le *CIA Act of 1949*, qui permit à l'agence de se soustraire aux règles américaines usuelles : la CIA n'aurait pas à rendre de compte sur son organisation, ses missions ou l'identité de ses membres, et elle se voyait octroyée une autonomie budgétaire conséquente (sans regard possible du Congrès).
- 11 Ceci amène Raphaël Ramos vers la troisième et dernière partie de sa monographie : il voit dans le début des années 50 « un embryon de communauté » (133). En 1949 lorsque les États-Unis perdirent leur monopole nucléaire, ils firent l'amer constat qu'ils avaient également « perdu la Chine ». Puis en 1950, les forces nord-coréennes franchirent le 38^{ème} parallèle. Dans ce nouvel environnement géopolitique, la place qu'était amenée à occuper la communauté du renseignement allait nécessairement être modifiée. Un changement majeur à la tête de l'appareil de renseignement (146) déboucha rapidement sur une inversion du rapport de force entre la CIA et les différents départements (Pentagone, Etat). Alors que la Guerre de Corée battait son plein, la dynamique des activités analytiques opérées par la communauté du renseignement furent modifiées en profondeur. Désormais, le département d'Etat allait fournir à la CIA les informations dont il avait possession, afin que cette dernière puisse générer des analyses plus fournies et plus fines (159). Par ailleurs, le Général Smith, à la tête de l'appareil de renseignement, obtint un accès privilégié à la Maison-Blanche, participant dès lors pleinement à la confection de la politique étrangère des États-Unis. Les actions

clandestines, ravivées, créèrent des tensions entre la CIA et le département d'Etat, tous deux rivalisant pour le titre de département de la Guerre froide (174). *In fine*, la CIA augmenta son nombre d'opérations clandestines, ce qui modifia suffisamment sa structure pour justifier une réorganisation des activités de renseignement électromagnétique. En 1952, ceci déboucha sur la création de la *National Security Agency* (NSA) (190).

- 12 Dans sa conclusion, l'auteur rappelle combien la présidence de Harry S. Truman a modifié l'équilibre des pouvoirs entre la branche exécutive et législative du gouvernement états-unien. Cette inversion du rapport de force est le fruit d'une époque pendant laquelle il convient de prendre conscience du rôle paradoxal qu'y jouent les agences de renseignement (203). C'est au nom de la défense du « monde libre » lors de la Guerre froide que voit le jour un organisme au fonctionnement opaque, non soumis aux contraintes démocratiques et susceptible de dérives, comme le révéleront les médias lors des décennies suivantes. Par ailleurs, l'auteur constate que la raison pour laquelle les États-Unis peinent à centraliser et rationaliser leur système de renseignement est à la fois due à la nature d'une telle agence (besoin impérieux d'un fonctionnement indépendant et confidentiel) et aux circonvolutions propres à sa genèse, qui marqueront à tout jamais son identité. Obtenir un service de renseignement centralisé aux États-Unis tiendrait donc de la chimère, comme l'indique l'interrogation du titre.
- 13 En définitive, l'ouvrage se situe au carrefour de l'histoire politique, administrative et de l'histoire des relations internationales. Sans être l'objet principal du livre, cette dernière est abordée pour mettre en évidence l'impact de la politique étrangère de Washington sur ses moyens de renseignement. Bien que l'étude de M. Ramos soit une adaptation de sa thèse de doctorat, les propos sont compréhensibles de tous, et la terminologie reste accessible au commun des mortels. Certes, les sigles sont nombreux, mais ceux-ci sont répertoriés en début d'ouvrage, et en y ayant recours, l'auteur est fidèle à son objet d'étude : il ne fait que refléter la pratique linguistique des différents corps de l'armée états-unienne.
- 14 Cet écrit est bien documenté, les sources sont tantôt en langue française, tantôt en anglais, mais l'auteur prend toujours le soin de traduire (soulignons que les traductions sont agréables à lire, et qu'elles ne présentent que très peu de calques ou autres pièges du genre). Par ailleurs, dans l'optique d'une ré-écriture d'un travail doctoral pour un public plus vaste, M. Ramos a su trouver un bon équilibre entre sources primaires et secondaires. L'auteur fait également le lien entre les interrogations du temps présent (205) et celles qui furent caractéristiques du début de la Guerre froide.
- 15 De manière générale, l'étude pourra être lue par tout américaniste s'intéressant de près ou de loin à la CIA. Gageons que les étudiants, fascinés par les séries mettant en scène l'agence de renseignement, auront également la curiosité de s'intéresser aux fondements historiques de celle-ci.

NOTES

1. L'expression « service de renseignement » n'est pas utilisée par les anglophones qui préfèrent celui « d'agence de renseignement ». Aux États-Unis, « communauté du renseignement » désigne l'ensemble des agences de renseignement civiles et militaires (CIA, NSA, FBI...) du gouvernement. L'expression apparaît pour la première fois en 1952 sous la plume du directeur de la CIA de l'époque et s'est progressivement diffusée dans la sphère politique.
 2. La NSA a la responsabilité d'intercepter et de décrypter les communications étrangères. Elle évolue dans le domaine du renseignement technique (*signals intelligence* – SIGINT). Elle est donc, en théorie, censée partager ses informations avec la CIA, mais dépend du département de la Défense.
 3. François David, *La naissance de la CIA. L'aigle et le vautour, 1945-1961*, Paris, Nouveau Monde, 2016. Notons que l'ouvrage de François David se concentre exclusivement sur la CIA ; il traite de la création de cette agence et de son évolution sous Truman et Eisenhower, alors que celui de Raphaël Ramos aborde le renseignement en tant qu'outil gouvernemental au sens large et s'intéresse à la façon dont il a été institutionnalisé au sortir de la Seconde Guerre mondiale.
 4. Christopher Andrew, *For the President's Eyes Only: Secret Intelligence and the American Presidency from Washington to Bush*, New York, Harper Perennial, 1996. Gildas Le Voguer, *Le Renseignement américain : entre secret et transparence, 1947-2013*, Rennes, PUR, 2014.
-

AUTEURS

RAPHAËL RICAUD

Raphaël Ricaud est maître de conférences en civilisation américaine à l'Université Paul-Valéry – Montpellier 3 et membre du laboratoire Etudes Montpelliéraines du Monde Anglophone (EMMA).